

“ Nous n'irons pas à la messe demain ”.

DIEU A BESOIN DES HOMMES. — *Réalisation* : Jean Delannoy. — *Adaptation et dialogue* : Jean Aurenche et Pierre Bost, d'après le roman d'Henri Queffélec : « Un recteur de l'île de Sein ». — *Photographie* : Robert Lefebvre. — *Décors* : René Renoux. — *Musique* : René Cloérec. (Prod. : Paul Graetz, 1950.)

Dans une interview récente, M. Delannoy s'est défendu d'avoir fait là œuvre philosophique. Du moins, son titre fleure bon l'œuvre « qui-fait-penser » et « qui-honore-le-cinéma-français », comme il est convenu de dire à propos de chaque film de M. Delannoy. Mais la raillerie ici est facile, car on ne saurait trouver à reprendre qu'aux bonnes intentions de l'auteur, et c'est tellement usé. D'autant plus qu'un des mérites de M. Delannoy est de dissimuler si bien le poncif qu'on se demande à la sortie : « Mais où était-il donc ? ». Car enfin, il ne suffit pas d'avoir déguisé Pierre Fresnay en Savonarole rustique ou un peu plus implanté Madeleine Robinson dans ses emplois de bête traquée pour avoir fait médiocre. Aussi bien, si le film de M. Delannoy ne met rien en question, pose-t-il au moins une devinette.

L'action se situe donc dans l'île de Sein, au siècle dernier. Les simili-Fougeron qui ornent la façade du « Madeleine » nous avertissent de loin que les passions y seront âpres-et-violentes; mais le dialogue nous apprendra en sus qu'on a de la conversation, dans l'île de Sein. Exemple (de mémoire) :

« Tu as quelque chose à me dire? — Ça peut pas se dire, mais ça peut se voir. Je veux t'épouser. — C'est vrai que tu me plais plus que toutes les autres. — Seulement « plus »? — Oh! bien plus... »

Et l'on marivaude et l'on argumente, on va même jusqu'à disserter fort savamment, voire à se piquer d'exégèse. La casuistique cependant prédomine. Exemple :

« Si je tuais ma mère qui est possédée du diable, aurais-je l'absolution? — Oui, à condition que tu renonces à ton projet. Alors, ce ne serait plus la peine de demander l'absolution. — Mais si je l'avais fait et que le Bon Dieu ne m'eût pas foudroyé? — Alors, peut-être. — Eh bien, je l'ai fait... » Etc...

Or, tout cela :

1° Est tiré d'un roman valable de Henri Queffélec (mais sur ce point on aurait mauvaise grâce à se montrer plus intransigeant que l'intéressé);

2° Est du cinéma. M. Delannoy se l'est parfois rappelé et il se serait injuste de ne pas signaler les quelques séquences du film *Un recteur de l'île de Sein* éparses dans le film (qui-fait-penser) *Dieu a besoin des hommes*. La femme réprouvée qui va mettre bas hurle à la mort au vent du large, le faux prêtre — visage bosselé par un contre-jour — fixe l'hostie consacrée, un sourire hébété irradie la face d'une paysanne dans la procession, et voilà qui démontre que Delannoy n'a nul besoin de laisser bavarder ses dialoguistes pour faire parlante une image. Car là niche le poncif, si l'on sait voir : d'étouffer l'image par le surjet théologique. Nous le rabâche-t-on assez qu'il s'agit bel et bien d'une hérésie, que le sacristain de l'île de Sein porte préjudice au dogme! Je pense que par un de ces mouvements de herse dont il sait si bien user pour faire surgir à nos yeux le chœur obstiné des femmes de l'île, le metteur en scène en dit là-dessus plus long que le texte. Si la grâce est « mouvement spontané du corps », ces regards fermés qui affrontent en silence le curé et ses gendarmes ne traduisent que repli sur soi et mépris. Mais le silence dure peu, car Aurenche et Bost sont gens consciencieux : pour avoir amorti la portée des images, ce sont eux sans doute qui ont mérité l'Imprimatur, et non l'œuvre même.

On dira : Delannoy s'élève tout de même au-dessus de *Monsieur Vincent*. Le malheur est justement que son film souffre la comparaison et que la différence soit affaire de degré, car un tel sujet demandait à le traiter un style qui lui fût propre. Le jeu d'Andrée Clément en donnerait peut-être idée : seul de tous, il est juste, parce que



« ...Thomas le sacristain entraînant sa paroisse sur les flots... »

bref. Un passage aussi retient en ce sens, où l'on assiste à la fabrication — en gros plan — des hosties au fer à repasser : à lui seul, il rend présent le sacrilège, plus que toutes les clameurs des paroissiens égarés. Il ne s'agit plus alors de savoir si c'est du côté du sacristain ou de celui du curé que se trouve l'ivraie — comme s'en inquiétaient mes voisins à l'entr'acte — mais de suivre dans sa révolte un peuple sans Dieu.

Voilà le sujet, voilà le style que M. Delannoy a en même temps esquivés. Tel qu'il est, son film fera les belles matinées des patronages du jeudi, qui y goûteront en particulier l'enluminure évangélique de la fin : Thomas le sacristain entraînant « sa » paroisse sur les flots pour y chanter la messe des morts que se refusait à célébrer le curé en la mémoire d'un suicidé. Tandis que monte le plain-chant, l'écran, semé de voiles, bascule au gré de la houle. Quoi d'étonnant après cela que les Iliens songent au repentir? Ils ont retrouvé le sens du péché, ce pourquoi il sera beaucoup pardonné à leur pasteur improvisé, faux prêtre, mais surtout faux apostat. On ne demandait pas à M. Delannoy de lancer un défi, mais on ne lui demandait pas non plus d'apporter son obole à l'art saint-sulpicien.

Mais, après tout, est-ce de sa faute qu'il y ait un roman chrétien, un théâtre chré-

tien, et pas de cinéma chrétien? La caméra, dès qu'elle aborde le sacré, ne saurait-elle qu'édifier? Le noir et blanc est-il imperméable au règne de la grâce? Autant de questions qu'il appartiendra sans doute à Robert Bresson et à son *Curé de Campagne* de résoudre. Car, si l'on voit bien ce qui aurait pu faire de *Dieu a besoin des hommes* le film du sacrilège, on voit moins en quoi il aurait pu s'achever en maîtresse œuvre de foi. Sans doute, la tentation cinématographique est-elle d'accuser à l'excès le comportement — elle épluche l'homme de l'intérieur. Aussi avons-nous peine à croire que des lèvres psalmodiantes de la paysanne qui égrène son chapelet, puisse jamais sortir une vraie parole de prière, peine à croire que Thomas, quand il pose au mystique, exprime par son regard une autre vérité que celle de l'homme au plus extrême du dénuement. Moralité bien pauvre, se reproche-t-on aussitôt. Mais, dès que le cinéaste entend dévoiler les « âmes », peut-il prétendre à plus?

Que dire des acteurs? Ils tentent — fort honnêtement — de « faire-penser », eux aussi. Quant à M. Fresnay, le réalisateur qui voudrait tourner *Clérambard* devrait songer à lui : il s'y est acquis des titres certains.

GÉRARD LEBRUN.